

Laënnec Hurbon, *L'Insurrection des esclaves de Saint-Domingue (22-23 août 1791)*

Paris, Karthala, 2000, 271 p.

Erwan Dianteill



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/1240>

DOI : [10.4000/assr.1240](https://doi.org/10.4000/assr.1240)

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2003

Pagination : 59-157

ISBN : 2-222-96732-5

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Erwan Dianteill, « Laënnec Hurbon, *L'Insurrection des esclaves de Saint-Domingue (22-23 août 1791)* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 122 | avril - juin 2003, document 122.26, mis en ligne le 18 novembre 2005, consulté le 03 novembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/assr/1240> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.1240>

Le texte seul est utilisable sous licence © Archives de sciences sociales des religions. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

avec leurs œuvres – apparaît dans le choix des citations et des références, tandis que le texte se montre construit dans une attention constante aux débats – anciens ou nouveaux – et à la littérature secondaire. On ne peut guère ici qu'avouer son admiration.

Il ne faut pas conclure sans signaler un autre aspect de ce livre, à savoir l'originalité des choix faits parmi les « classiques ». On a signalé l'existence du processus plus haut. Il n'est pas sans marquer ces *Sociologies et religion* assez fortement. Nous retiendrons cinq exemples en l'occurrence. En premier lieu, le cas Tocqueville. Rares sont les ouvrages d'introduction à la sociologie qui signalent que l'œuvre d'Alexis de Tocqueville traite assez longuement et à diverses reprises, des rapports entre christianismes et modernité, et qu'il le fait de façon comparative, se montrant intéressé par l'islam lui-même (à l'occasion d'un voyage dans l'Algérie coloniale en particulier). On savait déjà – par Raymond Aron interposé – l'importance de cet auteur dans une pré-sociologie du politique ; le chapitre qui lui est consacré ici – par J.-P.W. – démontre clairement la place qui revient à Tocqueville dans une pré-sociologie des phénomènes religieux. On se réjouit de même de trouver, dans *Sociologies et religion*, un chapitre sur Georg Simmel : peut-être bien un des plus substantiels sur cet auteur dans une introduction générale sur les « approches classiques de la sociologie des religions » (même si Simmel parle de la religion au singulier plutôt qu'au pluriel !). Là encore, la médiation est celle de J.-P.W. C'est à D.H.-L. que l'on doit, par contre, les trois très originales contributions qui forment ensemble « la finale » du livre. La première concerne Maurice Halbwachs (chapitre « Religion et mémoire »). Tous ceux qui se montrent attentifs à la production de notre collègue (D.H.-L.) savent quelles harmoniques elle a su tirer de la lecture de Halbwachs dans ses propres travaux (voir en particulier son *La Religion pour mémoire*, Paris, Cerf, 1993 [cf. *Arch.* 84.47]). Mais on se demande surtout si, jusqu'ici, aucun « ouvrage introductif » avait accordé autant de place à la production « religieuse » de ce membre de l'« École française » de sociologie. Selon nous, ce chapitre de *Sociologies et religion* est appelé à faire date.

Les deux chapitres finaux concernent deux chercheurs et enseignants que certains des actuels sociologues des phénomènes religieux ont connus de leur vivant : Gabriel Le Bras (décédé en 1970) et Henri Desroche (décédé en 1994). Le premier, juriste de métier, fut un sociologue de la « pratique » culturelle des catholiques ; l'autre, spécialiste – entre autres

domaines auxquels il se consacra – des différenciations du protestantisme sectaire. On aurait pu croire que D.H.-L., plus habituée à traiter du catholicisme, se montrerait plus proche du premier que du second. On comprend, à lire ces deux chapitres terminaux, que notre collègue sait se montrer également capable de réactiver, non sans empathie, la « mémoire scientifique » et de l'un et de l'autre, entre « compromis » et effervescence radicale pourtant. Non seulement elle a su porter au devant de la scène des auteurs peu commentés depuis leur « mise à la retraite », mais elle a mis en acte à leur propos et avec originalité la leçon webérienne : sous sa plume – et ceci est vrai de J.-P.W. tout aussi bien – empathie n'est pas sympathie, ni la neutralité axiologique (*Wertfreiheit*) indifférence polie. On s'en réjouit.

Jean Séguy.

122.26

HURBON (Laënnec), éd.

L'Insurrection des esclaves de Saint-Domingue (22-23 août 1791). Paris, Karthala, 2000, 271 p.

Cet ouvrage est issu d'une table ronde internationale organisée à Port-au-Prince en 1997 sur le début de la révolution haïtienne. Dans la nuit du 22 au 23 août 1791, les esclaves initient une révolte qui mène le pays à l'indépendance une dizaine d'années plus tard. Après les États-Unis d'Amérique, Saint-Domingue est le deuxième territoire à se libérer du joug européen. Mais c'est la première fois qu'une population non-européenne réduite en esclavage se libère seule. À ce titre, l'insurrection haïtienne est un événement aussi important dans l'histoire humaine que la prise de la Bastille. Trois thèmes généraux sont abordés dans les treize articles qui composent ce recueil : les rapports entre la révolution française et la rébellion des esclaves, la dimension mythique de la cérémonie du Bois Caïman, le projet de réécriture de l'histoire de la traite et de l'esclavage. L'ouvrage s'achève avec une série de documents reprenant les débats et les allocutions des représentants officiels.

Trois textes intéressent plus précisément les sciences sociales des religions. Le premier est celui de L.H. qui porte sur le clergé catholique et l'insurrection de 1791. L'Église ne peut être considérée comme un groupe unitaire lors de ces événements. Une partie du clergé était solidaire des colons français. L'évangélisation était alors conçue par beaucoup comme un moyen de détourner les esclaves de leurs velléités de révolte ou de marronage. Mais un grand

nombre de prêtres aidèrent les insurgés et prirent même la tête des rebelles dans plusieurs cas. Selon L.H., 80 % du clergé aurait soutenu la rébellion dans le nord du pays. Certes, en 1797, Toussaint l'Ouverture accueille des prêtres assermentés choisis par l'Abbé Grégoire, mais le rejet officiel de l'esclavagisme par Rome ne se produit que tardivement au XIX^e siècle. Au total, il faut donc distinguer le rôle de l'Église catholique en tant qu'Institution et les prises de positions locales de ses membres qui ont pu aller contre l'avis du Vatican.

Robin Law, quant à lui, analyse la cérémonie du « Bois Caïman » à l'aune de l'anthropologie religieuse de l'Afrique. Selon l'histoire (sujette à caution) de cette cérémonie, le chef des insurgés, Boukman, aurait sacrifié un porc et les conjurés auraient bu son sang en jurant fidélité à leur chef. R. Law montre que si rien ne permet de prouver que cette épisode a bien eu lieu, on peut néanmoins le considérer comme vraisemblable car il existe en Afrique et dans les Caraïbes de nombreuses cérémonies similaires. Au Dahomey, en particulier, le sacrifice humain ou animal incluait l'ingestion du sang. On peut donc penser que ce qui nous est rapporté de la cérémonie du Bois Caïman n'est pas aberrant, compte tenu des données ethnographiques concernant les sociétés d'origine des esclaves révoltés.

Dans un autre article, David Geggus revient sur les sources historiques témoignant de cette cérémonie. La plus ancienne fut publiée en 1814, et aurait été rédigée par un colon nommé Dalmas en 1793-1794. D. Geggus estime que l'on peut déduire de ces sources que la cérémonie a bien eu lieu, à peu près dans les conditions décrites. Mais, selon cet auteur, le vaudou n'a joué qu'un rôle périphérique dans la révolution haïtienne, comparé aux enjeux politiques et économiques de la rébellion.

Au total, ce recueil intéressera assurément les spécialistes des Caraïbes, et plus généralement les sociologues et les historiens des rapports entre politique et religion.

Erwan Dianteill.

122.27

KOHN (Livia), ed.

Daoism Handbook. Leyde (Pays-Bas), Brill, 2000, xxxviii + 914 p. (bibliogr., illustr., index, caract. chinois dans le texte) (coll. « HdO, Handbook of Oriental Studies/Handbuch der Orientalistik », Section 4, China, 14).

Ce riche manuel établit définitivement le taoïsme (ou daoïsme, comme les puristes disent maintenant) en une discipline pleinement auto-

nome et fait le point sur la totalité de ses acquis autant que sur les questions restant pendantes, creusant sa place auprès de deux autres entreprises également totalisantes annoncées pour prochaines – éditées par K.M. Schipper et F. Verellen, une somme du Canon taoïste à l'époque Ming (University of Chicago Press), et par F. Pregadio, un des co-auteurs du présent manuel, une encyclopédie taoïste forte de 800 notices de noms et termes (Curzon Press). Ici vingt-huit petites monographies présentent la religion autochtone de la Chine dans le développement diachronique de ses écoles successives et dans la synchronie de ses phénomènes globaux, suivant un plan similaire tout au long du recueil, quel que soit le sujet traité : une description du thème envisagé, son historique, les sources qui s'y rapportent (sections destinées aux seuls spécialistes), la philosophie et la morale qu'on en peut inférer, enfin les pratiques. Des schémas quand besoin est, des procédés typographiques, tels que mots en majuscule ou en gras faisant ressortir les noms, titres et mots clefs, quatre index, tout est fait pour aider l'utilisateur à s'orienter facilement dans le dédale des courants, des personnages et de leur littérature. Chaque chapitre jouit de sa propre bibliographie, mais le sinologue regrettera, à ce propos, la décision de ne donner ni les caractères d'écriture des titres des études en chinois et en japonais, ni même leur traduction, ce qui est beaucoup plus gênant.

L'introduction (co-signée par Russell Kirkland, T.H. Barrett et L. Kohn) passe en revue l'idée que les témoins se sont faits du taoïsme en Chine et hors de Chine aux XIX^e et XX^e siècles, les recherches érudites depuis lors et les perspectives qu'elles annoncent. À tout seigneur tout honneur : la fresque s'ouvre sur les textes fondateurs, le *Daodejing* ou *Laozi*, les légendes et les hypothèses l'entourant, la diversité des interprétations qu'on peut lui donner (chap. 1, Alan K.L. Chan); puis le *Zhuangzi*, son contenu tel que nous le connaissons et son influence ultérieure, par exemple ses techniques de yoga, son adaptation dans le théâtre de l'époque mongole des Yuan aux XIII^e-XIV^e siècles et, en tout cas, la vénération qui l'entoure, comme le *Laozi* (chap. 2, Victor Mair). Autres étapes fondatrices : la cosmologie des Han, deux siècles avant notre ère – deux siècles après, et les pratiques mantiques des maîtres des recettes (*fangshi*), utilisées à tous les niveaux de la société et qui ont bénéficié pour une grande part d'une transmission non-officielle aux mouvements taoïstes ultérieurs (chap. 3, Mark Csikszentmihalyi); les techniques de longévité par la nourriture de la vie (*yangsheng*), leurs liens avec la médecine chinoise et avec le *qigong* du XX^e siècle, dont le